

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Romain CHAREYRON, Gilles VIENNOT (dir.), *Screening Youth: Contemporary French and Francophone Cinema*. Edimbourg, Edinburgh University Press, 2019, 264 pp.

Édité par Romain CHAREYRON et Gilles VIENNOT aux Presses Universitaires d'Édimbourg, le volume collectif *Screening Youth: Contemporary French and Francophone Cinema* porte sur la manière dont le cinéma de langue française contemporain envisage, pense, et représente la "jeunesse". Ce terme vague, qui peut à la fois englober l'enfance et l'adolescence tardive, a précisément été choisi pour cette raison: les éditeurs veulent en effet éviter les frontières et les cloisonnements trop artificiels, et envisager la jeunesse comme un *processus*. En tant que thème, la jeunesse est omniprésente dans le cinéma contemporain, mais jusque là le sujet avait suscité peu d'intérêt au sein du milieu académique – le livre vise à pallier ce manque.

Dans l'introduction, les éditeurs partent du constat selon lequel le genre du "teen movie" (le *film d'ado*, pourrait-on dire) a une importance fondamentale dans le cinéma hollywoodien, avec des codes et des attentes bien précises, alors que ce n'est pas le cas dans le cinéma de langue française. Le thème y est bien présent, mais il est nettement moins codifié: la question se pose dès lors si le cinéma de jeunesse peut y être décrit comme un genre. Le premier article après l'introduction, écrit par Gemma EDNEY, s'intéresse à cette question, et interroge la notion de genre par le biais d'une comparaison entre des films américains et des films français. Il apparaît que le cinéma de langue française parvient à échapper à un certain nombre de clichés communément véhiculés dans les films hollywoodiens. Tous les auteurs du volume s'accordent sur ce point.

Les quinze chapitres qui composent le livre portent sur le cinéma contemporain, avec des approches variées: certains sont centrés sur un réalisateur précis, d'autres établissent des comparaisons thématiques, et d'autres encore sont axés sur la théorie. Les études de cas portent sur des réalisateurs aussi différents qu'Abd AL MALIK, Alain BERLINER, Nouri BOUZID, Abdellatif KETCHICHE, Cédric KLAPISCH, Sylvie OHAYON, François OZON, Céline SCIAMMA, Abdellah TAÏA, ou encore André TÉCHINÉ. Cette palette diversifiée a le mérite

d’offrir un aperçu large – et sans doute représentatif – des différentes manières dont le cinéma de la langue française s’empare aujourd’hui de la jeunesse. Au fil des articles, on s’aperçoit que les “jeunes”, pris entre l’insouciance des enfants et les certitudes des adultes, se situent toujours à l’intersection de rapports de classe, d’identités sexuelles, de tensions raciales, et ainsi de suite. Le thème apparaît ainsi comme le lieu privilégié pour parler de problématiques qui traversent la société dans son ensemble.

Au fil des articles, des thématiques similaires reviennent souvent, comme la question du genre et de la sexualité. Dans l’article intitulé “Frames of Desire and Otherness: Queer Bodies Caught in-between France and the Maghreb”, par exemple, Walter S. TEMPLE compare la manière dont les jeunes LGBTQ sont représentés dans *Le Drôle de Félix* d’Olivier DUCASTEL et dans *L’Armée du Salut* d’Abdellah TAÏA, et confronte ces représentations à des entretiens menés sur des spectateurs pour vérifier l’authenticité des films. Il en conclut que les films “reinforce a number of sentiments and concerns shared by the subjects who were interviewed as part of this study” (p. 111). Fiona HAN-DYSIDE, quant à elle, s’attache à saisir la dimension “postféministe” (p. 81) du cinéma de la réalisatrice Mia HANSEN-LØVE. Un autre article très intéressant porte sur la question du genre dans les banlieues, à travers les films d’Abd AL MALIK et de Sylvie OHAYON. Dans ces différents articles, le cinéma de jeunesse apparaît comme l’un des lieux fondamentaux qui proposent aux spectateurs de nouveaux rapports aux corps et à la sexualité.

Ces quelques exemples témoignent de la richesse de ce volume qui couvre un large spectre de réalisateurs, de styles et d’interrogations. Le fait que le volume porte avant tout sur des études de cas ne nuit pas à la cohérence du volume, dans la mesure où les analyses portent sur une période temporelle et sur une thématique précises.

Julien JEUNETTE

Mansour BOUAZIZ, Fanny LEVEAU (dir.), “L’écriture engagée dans le contexte francophone du XXI^e siècle”, *Mouvances Francophones*, n. 1, Vol. 4, 2019, <https://ojs.lib.uwo.ca/index.php/mf/issue/view/953>.

La revue en ligne *Mouvances Francophones*, basée à l’Université de Western Ontario au Canada, a sorti en 2019 un numéro dirigé par Mansour BOUAZIZ et Fanny LEVEAU qui portait sur “L’écriture enga-

gée dans le contexte francophone du XXI^e siècle”. Les dix études de cas qui composent le numéro reviennent sur les modalités politiques de l’écriture francophone contemporaine, et envisagent des auteur(e)s aussi varié(e)s que Calixthe BEYALA, Assia DJEBAR, Gaël FAYE, Tierno MONÉNEMBO ou encore J.M.G LE CLÉZIO.

Les trois premiers articles du dossier étudient la manière dont la place des femmes est envisagée dans le roman francophone. Canissius ALLOGHO-MANTWANI compare *C’est le soleil qui m’a brûlée* de Calixthe BEYALA avec une œuvre photographique de Myriam MIHINDOU. Elle y montre les enjeux d’une représentation proprement féminine de la mémoire, qui conduit dans les deux cas à une réappropriation de soi. Julia GALMICHE adopte également une approche comparatiste et analyse les romans d’Assia DJEBAR et de Shan SA, une écrivaine d’origine chinoise écrivant en français. Ces deux écrivaines se situent “aux deux extrêmes du spectre postcolonial” (p. 2), dans la mesure où DJEBAR est fortement engagée, tandis que SA s’y refuse. GALMICHE rapproche néanmoins leurs œuvres en montrant qu’elles développent toutes deux un féminisme qui transcende les cultures et les nations. Jelena ANTIC, quant à elle, étudie dans les *Confidences à Allah* de Saphia AZZEDDINE la manière dont une bergère s’émancipe en ne cessant de se transformer.

Les deux articles suivants envisagent l’engagement par rapport à la question de l’immigration. Marie-Odile OGIER-FARES étudie trois romans qui, sur un mode réaliste, dénoncent le sort des migrants en soulignant la complexité de leurs trajectoires, et tentent de déconstruire le mythe d’une Europe perçue comme un Eldorado. Kathryn E. DEVINE, quant à elle, examine le genre de l’autofiction à travers les récits de Marie N^oDIAYE et Nina BOURAOUI, dans le but d’étudier la manière dont s’y configurent les questions d’identité, d’appartenance et de communauté, pour ouvrir à une “politique de non-essentialisme” (p. 12).

Les trois derniers articles, toujours des études de cas, se penchent sur la question du désenchantement et de l’extrémisme. À travers une microlecture d’*Alma* de LE CLÉZIO, Isabelle CONSTANT inscrit l’écrivain dans la lignée des philosophes des Lumières: son engagement cherche avant tout à “responsabiliser les humains” (p. 8), et dans l’œuvre, l’insistance sur la mémoire de l’esclavage se mêle aux critiques des ravages écologiques. Ahmed A. HOUDZI étudie la littérature marocaine récente au prisme du politique: trois œuvres que l’auteur juge représentatives soulignent, par le biais de la fiction, que “le fondamentalisme ronge et déstructure la société marocaine” (p. 10). L’écriture fictionnelle s’engage contre cette tendance. Sana SEGHAIRE propose une étude similaire, mais à propos de la Tunisie postrévolutionnaire: à travers l’analyse de deux écrivaines, Azza FILALI et Emna BELHAJ YAHIA, elle montre qu’une certaine littérature tunisienne propose une

réflexion complexe sur l'islam, sans tomber dans les stéréotypes simplistes véhiculés par “Michel Houellebecq, Eric Zemmour ou Alain Finkielkraut en France, Boualem Sansal et Kamel Daoud en Algérie” (p. 11). Enfin, l'article de Stéphanie Diane TSAKEU explore la représentation du génocide rwandais dans *L'Aîné des orphelins* de Tierno MONÉNEMBO, et met en évidence la manière dont l'écrivain évite le réalisme et multiplie les points de vue (parfois contradictoires), dans le but d'offrir ainsi une image plurielle des événements.

Ce numéro panoramique a le mérite de réunir des chercheurs issus des États-Unis, d'Afrique et d'Europe, pour étudier les différentes facettes de l'engagement francophone contemporain. Le fait que de nombreux articles portent sur des auteurs peu étudiés, comme Shan SA, GAUZ, ou Saphia AZZEDDINE, permet à la fois d'élargir le canon francophone, et de rappeler sa diversité et sa richesse.

Julien JEUNETTE

Sylvie CHALAYE, *Race et théâtre. Un impensé politique*, Arles, Actes Sud, 2020, 152 pp.

Dernier ouvrage d'une longue liste de travaux consacrés à la présence et à la visibilité des artistes non-blancs de France et à la déconstruction des stéréotypes dont ils sont souvent l'objet, *Race et théâtre* constitue un point de repère de la réflexion menée par Sylvie CHALAYE. Lauréat du Prix André Malraux 2020 pour la catégorie des essais sur l'art, l'ouvrage s'adresse tout autant à un public initié qu'aux non-spécialistes.

Partant du constat que les plateaux des scènes contemporaines ne sont pas le reflet chromatique de la société française, CHALAYE donne voix à ce sentiment d'invisibilité qu'expriment les artistes afro-descendants et ultramarins, enfermés dans leur corporalité. Ce sentiment a d'ailleurs déjà poussé nombre d'artistes à s'engager dans diverses actions pour dénoncer les préjugés à la base de cette forme de domination, ce qui pourtant ne semble pas suffire. Preuve en est ce dernier livre – paru vingt ans après l'action du Collectif Égalité, qui avait interrompu la cérémonie des Césars en 2000 pour porter plainte, de façon symbolique, contre l'État – qui témoigne du fait que la racisation et le blanchissement du paysage artistique sont encore là.

La race au théâtre est donc une question qui relève du politique, d'un “impensé politique” dans les mots de CHALAYE, dont l'interrogation représente une réflexion, voire une action nécessaire pour

déconstruire peurs et fantasmes correspondant à la déshumanisation toujours active depuis l'époque coloniale. Le but avoué de *Race et théâtre* est alors d'interroger "les raisons de l'aveuglement des institutions qui ont négligé la dimension politique que représente la diversité au théâtre et la nécessité de raconter des histoires qui impliquent toutes les franges de la société, mais aussi d'autres points de vue, d'autres imaginaires que ceux historiquement dominants" (p. 23-24).

Le premier chapitre ("D'origine noire", pp. 25-40) aborde ainsi la question de la construction et l'invention d'une "coque de préjugés" (p. 26) où l'autre est enfermé avant même d'être rencontré et découvert, de sorte que la société blanche a intégré des représentations dégradantes que l'on retrouve ancrées dans l'inconscient imaginaire. À partir de la figure du Maure à la Renaissance, puis les vaudevilles du XVIII^e siècle jusqu'au nègre-spectacle et l'attraction coloniale pour un monde aux attentes exotiques, s'ensuivent de nombreux exemples au théâtre et au cinéma qui témoignent de la fabrication d'un racisme de masse, en s'appuyant sur les témoignages d'artistes contemporains qui font part de leur désarroi devant cette assignation qui est à la fois sociale et culturelle. Le deuxième chapitre ("Question de peau, question de politique", pp. 41-65) poursuit avec la même optique historique, cette fois positive, en retraçant les expériences de compagnies et metteurs en scène d'après 1945 qui engagent au sein de leurs projets des artistes de la "France d'outre-mer", avant que le climat politique des années 1980, répercuté par les médias, n'enferme à nouveau ces artistes dans des rôles stigmatisés.

Ainsi les artistes racisés seraient fatalement instrumentalisés, soit pour entretenir ces stéréotypes d'exotisme ou de marginalité, soit comme symbole d'un universalisme à la page. Car le sentiment d'exclusion se fait encore plus frustrant lorsqu'on observe ce qui se passe avec le répertoire classique et ses rôles-titres. Le personnage a-t-il une peau? Cette question a-t-elle encore du sens, dans la société française, qui a absorbé l'histoire coloniale, s'est nourrie de toutes les migrations qui ont traversé l'Hexagone et est à son tour traversée par de rencontres multiples entre les cultures européennes et les diasporas africaines? Par ailleurs, il serait peut-être une erreur de projeter les fantasmes habituels sur un public imaginé, en pensant qu'il puisse ignorer la diversité socio-culturelle contemporaine et s'émerveiller à la vue d'une Phèdre subsaharienne ou d'un Oreste antillais. Et pourtant la vision proposée, malgré l'évolution de la société, relève la difficulté à imaginer cela, ce qui ne serait pas en phase avec les attentes construites par le monde occidental, en quête d'exotismes des temps modernes jamais trop loin des phénomènes d'exhibition. Ce sont donc ces questions qui constituent le fil rouge du quatrième chapitre ("Ce regard qui tue l'acteur, ou le syndrome du soldat de Baltimore", pp. 66-80).

Puis vient la question du *blackface* (“Le *blackface*, ou l’invention du ‘nègre-spectacle’”, pp. 81-106): l’ouvrage expose pourquoi cette pratique est injurieuse et explique sa provenance historique, en faisant le lien avec les conséquences politiques induites pour arriver aux *Suppliantes* et au scandale provoqué à la Sorbonne en 2019. Tout cela, dans les chapitres suivants (“Sortir de l’enclos des exhibitions néocoloniales et de l’éroticolonie”, pp. 107-119; “D’abord une histoire de présence: l’organicité du plateau”, pp. 120-139), dessine l’espoir de penser le théâtre autrement, de dépasser la frontière de la couleur – ou l’“éroticolonie”, selon le terme proposé par CHALAYE (p. 108) – et de déjouer les assignations. Histoire de penser une relation de configurations mutuelles, faites de projections fantasmatiques dont le spectacle est à la fois révélateur, moteur et vecteur, et dont nous sommes les héritiers et héritières, et une figuration de l’humanité, désormais une et plurielle. Car – et c’est le titre de la conclusion (pp. 140-147) – “L’incarnation scénique n’a pas de couleur, c’est une vibration”.

Où réside alors la limite entre aliénation dans les attentes aux senteurs d’exotisme et la création de soi à partir d’un héritage qui ne peut pourtant jamais être totalement écarté? Il ne fait aucun doute que l’ouvrage de Sylvie CHALAYE ouvre une piste de réflexion qu’il sera nécessaire de creuser, car la *race* joue encore son rôle, à l’intérieur et à l’extérieur des théâtres.

Donato LACIRIGNOLA

Yasmine MODESTINE, *Noires mais blanches, blanches mais noires: les figures féminines noires ou métisses au théâtre de Cléopâtre à Ourika*, Paris, L’Harmattan, 2020, 168 pp.

Les débats sur le *blackface* et la décolonisation des arts sont à l’heure actuelle très présents, tant dans l’académie que dans la société et la pratique artistique. L’ouvrage de Yasmine MODESTINE, issu d’un travail de thèse mené sous la direction de Sylvie CHALAYE au sein du Laboratoire SEFEA (Scènes francophones et écritures de l’altérité) de la Sorbonne Nouvelle de Paris, s’inscrit dans ce panorama, rappelant que les femmes autant que les noirs cherchent depuis longtemps leur visibilité. Un mythe de la scène voudrait que dans le répertoire il n’existe pas d’héroïnes noires, et donc pas de grands rôles pour les comédiennes à la peau plus pigmentée. S’appuyant sur l’histoire et les arts plastiques pour montrer la présence de la femme noire dans la société anglaise et française de la Renaissance au Romantisme, MODES-

TINE désamorce ce dispositif à la fois politique et culturel et explique comment ces figures théâtrales ont disparu du paysage dramatique avec l'avènement de l'esclavage et de la pensée coloniale.

En parcourant la représentation des figures de Cléopâtre et d'Andromède au cours de la première partie ("Quand la femme noire disparaît: du front brun de Cléopâtre à l'invraisemblable noirceur d'Andromède", pp. 19-80), l'auteure met en lumière l'existence d'une tradition qui fait de ces héroïnes des personnages noirs. La Cléopâtre de SHAKESPEARE, en particulier, est bien noire, même si cette couleur de peau a souvent des connotations négatives, qui sont donc analysées et expliquées par rapport au contexte littéraire et social et selon la dichotomie entre dominant et dominé. Pourtant, au fur et à mesure que les puissances européennes commencent leurs expériences coloniales, *Antoine et Cléopâtre disparaît* lentement des scènes, et, lorsque la pièce est adaptée comme chez JODELLE et chez GARNIER, la protagoniste devient, de façon impertinente, blanche – et le restera jusqu'au moment où UDERZO et GOSCINNY la font réapparaître avec la peau noire, déjà shakespeareienne, dans un épisode d'*Astérix et Obélix* (1965). Le même sort est réservé à Andromède, noire pour OVIDE mais blanchie par CORNEILLE, qui enracine depuis l'argumentaire de sa pièce la question de la difficile représentation de la femme noire.

Dans la deuxième partie ("Lumières noires chez Marivaux: Cléanthis de *L'Île des esclaves*, sœur de Carise de *La Dispute*?", pp. 81-110), MODESTINE prend le cas de MARIVAUX en tant que premier auteur français à introduire un personnage de femme noire au théâtre, Carise dans *La Dispute* en 1744, qui témoigne de l'anxiété produite par l'introduction des noirs dans un monde blanc. Le contexte social est d'ailleurs de plus en plus imprégné de la présence des noirs, réelle ou fantasmée par les récits de voyages, et l'image des noirs au théâtre, sans être réaliste, commence à exister, souvent sous forme parodique. Ce qui est étonnant selon MODESTINE est le fait que déjà vingt ans auparavant, MARIVAUX avait écrit une petite pièce intitulée *L'Île des esclaves* pour dénoncer l'esclavage, dans laquelle il n'a pas besoin de préciser la couleur de peau de ses personnages comme il le fait dans le cas de *La Dispute*, car les mots esclave et noir, au XVIII^e siècle, se superposent. Les esclaves de l'île pouvaient encore donner l'illusion d'un ailleurs, mais la matérialisation de l'esclavage dans l'énoncé de la couleur de peau des personnages ne laissait plus d'échappatoire, au point que *La Dispute* fut un échec et MARIVAUX la retira de l'affiche, pour ensuite la publier sans nom d'auteur.

La question de "L'impossible représentation de la femme noire" (c'est le titre de la troisième partie, pp. 111-148) est alors abordée à travers l'analyse des adaptations théâtrales d'*Oroonoko or the royal slave* d'Aphra BEN (1688) et *Ourika* de Madame DE DURAS (1823), qui ont pour point commun d'avoir une héroïne noire qui meurt à la fin.

Or, la protagoniste d'Aphra BEN, Imoinda, dont le personnage évite pourtant tout caractère caricatural typique de la représentation des noires, est bien transformée sur les scènes en femme blanche, de sorte que ce que MODESTINE considère comme un des premiers couples noirs de l'histoire de la littérature occidentale est modifié pour être calqué sur le modèle de Desdémone. Dans le cas d'Ourika, fille noire à l'éducation blanche, cela se traduit en scène dans l'impossibilité de son mariage mixte, et donc dans le déni du métissage.

Le fil rouge qui lie les différents exemples tissés ensemble par Yasmine MODESTINE réside dans la disparation de la couleur de la femme noire au moment de sa représentation, "quand celle-ci ne correspond pas à l'image d'une femme noire infériorisée" (p. 149), qui se traduit par le blanchiment ou bien son élimination. Cet ouvrage a donc le mérite de réparer l'histoire de ces femmes rendues invisibles sous l'influence des enjeux coloniaux, en poussant à voir différemment toutes les couleurs du répertoire.

Donato LACIRIGNOLA

Jean-David BELLONIE, Bruce JNO-BAPTISTE (dir.), "Affirmer son identité dans et par le discours", *Archipélies*, n. 10, 2020, <https://www.archipelies.org/800>

"Ce numéro d'*Archipélies* réunit les communications présentées lors des journées d'étude pluridisciplinaires 'Affirmer son identité dans et par le discours' qui se sont tenues les 2 et 3 mai 2019 sur le campus de Schoelcher, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université des Antilles (Martinique)", soulignent BELLONIE et JNO-BAPTISTE dans leur "Introduction". Les différentes études réunies se basent sur plusieurs approches disciplinaires (psychologique, sociologique, philosophique, linguistique..) et enrichissent ainsi le débat autour de l'affirmation de l'identité à travers le discours.

En raison de la nature de cette revue qui aborde tous les domaines de la francophonie avec une multiplicité d'approches, nous ne renverrons pas aux différentes sections de *Ponts* pour des présentations diverses: nous rendrons compte ici de tous les articles contenus dans cette livraison d'*Archipélies*, en nous arrêtant plus spécifiquement sur les études concernant l'aire francophone, sans négliger une petite présentation des autres contributions.

Nous signalons brièvement un article centré sur l'apport des Français dit 'issus de l'immigration' dans la définition de l'identité fran-

çaise au sein de la société actuelle (Emmanuelle GUERIN, “À propos de l’identité française actuelle”), deux articles d’aire anglophone (Julian VASSEUR, “Stratégies de négociation identitaire et réglage du sens dans les interactions bilingues népal-anglais”; Stéphane PARTEL, “Identité africaine américaine et représentations des personnages biracial à travers les séries télévisées états-uniennes Black-ish et Happy Together”), une contribution d’aire hispanophone (Clara DAULER, “La cubanité au cœur du roman historique: Herejes, de Leonardo Padura”), une étude très intéressante sur des articles de presse nationale et régionale française (Joëlle CONSTANZA, “Identité et altérité: la nomination des migrants traversant la Méditerranée”).

Nous signalons également deux études d’aire européenne. Roberto PATERNOSTRO dans son article “Dire son identité en français, au croisement entre langue première, seconde et étrangère. L’apport d’une approche sociolinguistique ‘située’”, propose une double analyse: les usages linguistiques du français chez une communauté de banlieue parisienne d’une part et chez la communauté de la suisse italienne de l’autre. L’auteur en vient à un rapprochement de ces deux cas apparemment éloignés qui ont pourtant en commun l’étude des enjeux entre la langue et l’identité de locuteurs appartenant à des “zones interstitielles” (“des espaces incertains et ‘différents’ par rapport aux étendues dans lesquelles ils s’inscrivent”). Sara ZIAEE SHIRVAN dans “La reconstruction de l’identité par le dialogue entre les personnages fictifs/réels et la narratrice” analyse les dialogues entre la narratrice, avatar de l’écrivaine belge Lydia FLEM dans son roman de 2011 *La Reine Alice*, et les personnages qu’elles rencontre dans un monde fictif et consolateur où elle se réfugie pour fuir sa longue période de douleur (causée par un cancer du sein et son traitement) et mieux affronter l’indicible à propos de soi. À travers la mise en place d’une approche littéraire et psychanalytique, le critique montre le “cheminement [de l’écrivaine-narratrice] allant de la crise identitaire jusqu’à sa reconstruction qui a été finalement considérée comme nécessaire”.

Nous rendons compte également d’une étude portant sur le Québec.

Carlo LAVOIE, dans “L’affirmation régionale: l’exemple de la poésie madawaskayenne de Sébastien Bérubé en Acadie” après avoir réfléchi sur la notion de ‘région’, s’attache à présenter les “différentes postures identitaires adoptées par les gens du Madawaska afin de rendre compte des réalités concrètes et des prescriptions sociales qui découlent des particularités régionales qui distinguent cette région de l’Acadie tout en l’y rattachant”. LAVOIE propose ensuite une analyse des deux premiers recueils de poèmes de Sébastien BÉRUBÉ: *Sous la boucane du moulin* (2015) et *Là où les chemins de terre finissent* (2017), pour montrer dans quelle mesure la poésie se révèle productrice d’identité régionale, opposant “nous” et “eux” et permettant en même temps de saisir la mixité du sujet et ses “multiples appartenances”.

La livraison se compose enfin de plusieurs études d'aire caraïbe.

Olivier-Serge CANDAU dans "*L'Ancêtre en Solitude* ou l'Écriture de la double entente. Étude de la composition interlinguistique (créole et français) dans le récit de Simone et d'André Schwarz-Bart (2015)", se propose d'étudier "les interactions entre le créole et le français dans la langue schwarz-bartienne". En s'appuyant sur la relecture de BERNABÉ pour ce qui concerne la pratique du "créolisme" (expliquée dans sa thèse de doctorat portant sur le roman de Simone SCHWARZ-BART, *Pluie et vent sur Télumée-Miracle*), CANDAU structure son étude sur trois points principaux: "le croisement entre l'approche linguistique et l'écriture littéraire", "la défense d'un macrosystème langagier martiniquais dont l'œuvre littéraire se fait le reflet", "la cohabitation dynamique des langues à l'œuvre dans le texte", susceptible de mettre en valeur l'originalité et la qualité artistique de l'écriture du couple SCHWARZ-BART.

Thabette OUALI, "La Grande Guerre, une réaffirmation de l'identité créole", propose une analyse du roman *Le bataillon créole* de Raphaël CONFIAnt; à travers la prise de parole des soldats créoles participant à Guerre de 14-18, le critique démontre comment cette œuvre constitue une manière pour CONFIAnt d'éclairer une période importante de l'histoire de son pays selon un point de vue nouveau: celui du peuple créole. OUALI a soin de repositionner le roman au sein du vaste dessein esthétique de l'écrivain martiniquais visant à la redéfinition de l'identité caraïbe.

Clarissa CHARLES-CHARLERY dans "Discours de l'identité métisse au prisme de la pensée anthropophage" s'appuie sur "la pensée moderniste anthropophage brésilienne, à partir de laquelle l'Homme serait amené à réfléchir sur la complexité, la pluralité des appartenances" pour mieux chercher à saisir le travail d'appropriation culturelle et identitaire chez Mário de ANDRADE dans *Macunaïma* (1928) et chez Patrick CHAMOISEAU dans *L'Empreinte à Crusoé* (2012). Les protagonistes des deux romans s'avèrent "des archétypes de la créolisation, sujets à des expériences surnaturelles, imprévisibles et transformatrices sur fond d'anthropophagie" en mesure de montrer les enjeux langagiers et culturels dont les écrivains se servent pour exprimer leur discours identitaire du métissage: "L'anthropophagie est significative d'une aspiration à une expansion identitaire via l'ingestion de la frontière exclusive entre soi et l'Autre mais aussi via un travail linguistique réinvesti dans un nouveau rapport interculturel".

Afef BENESSAIEH dans "Je suis noire et multiple: dire autrement le métissage dans la Caraïbe" se penche sur le milieu culturel et littéraire martiniquais très riche en réflexions sur le métissage, depuis FANON et CÉSAIRE en passant ensuite par les auteurs de l'éloge de la Créolité. Le critique analyse dans son étude les opinions sur l'identité culturelle des acteurs du milieu littéraire disent de: "nos travaux récents se

sont donc circonscrits au milieu littéraire, dans lequel une trentaine d'auteurs, libraires, bibliothécaires, animateurs culturels, enseignants et critiques littéraires ont été rencontrés pour des entretiens en profondeur parfois répétés portant sur leurs productions et occupations respectives". BENESSAIEH s'applique à définir le rôle de l'écrivain ancré à son terrain, il nuance l'idée de métissage comme "première couche apparente de définition identitaire" cachant "une conviction identitaire plus profonde qui est celle d'être noir" qui se ressent toutefois du "filtre républicain français plus ou moins sourd à de telles revendications". Le critique montre comment les idées du mouvement de la Créolité s'avèrent de nos jours d'orientation passéiste et sont désormais dépassées en faveur du discours de "marginalisés" en dehors de tout projet en commun, portant sur "l'urbanité, la marginalité, et les 'questions sociales', envisagées dans l'expérience subjective, intime et parfois crûe", donnant expression à une "déaffiliation volontaire" de ces auteurs émergents de la post-créolité.

Pour compléter la présentation de cette riche livraison d'*Archipelies*, nous nous signalons encore trois intéressantes contributions en hors dossier; une première contribution porte sur l'aire anglophone et plus précisément sur trois écrivaines dalit: BAMA, SIVAKAMI, SHYAMALA (Sandrine SOUKAÏ "The Dissenting Voices of Dalit Women Writers: Breaking Away from Narratives of Victimhood"). Suit l'essai d'ethnomusicologie de Stéphanie FOLIO-PARAVÉMAN "Entre culture religieuse et musique récréative: le jeu du *tambour malbar* au *dipavali* de La Réunion", où le critique, à l'aide aussi de clichés photographiques et transcriptions musicales, montre comment "les tambouriers issus des orchestres rituels de l'hindouisme réunionnais et qui participent au *dipavali* [...], tout en voulant à la fois rester fidèles aux valeurs héritées des Anciens et s'insérer dans une modernité à laquelle de toute façon ils n'échappent pas, [...] élargissent leurs contextes de jeu. Selon une logique à la fois individuelle et collective, ils évoluent ainsi à travers une constante tentative de conciliation entre les deux univers de leur pratique instrumentale, l'un religieux, l'autre récréatif", ce qui confirme, en dernière analyse, la valeur du tambour malbar en tant que 'agent culturel' et 'produit culturel'. Nous signalons enfin la reproduction, classée comme 'document', de la communication inédite du sociologue et philosophe Paul BLANQUART au colloque international *Des résistances aux abolitions: 1848 dans l'histoire*, organisé par l'anthropologue Alain ANSELIN du 4 au 9 mai 1998 au Lamentin, Martinique (Paul BLANQUART "L'inscription inégale des abolitions de 1794 et de 1848 dans la mondialisation de l'histoire: le Tout et l'Autre – Document")".

Francesca PARABOSCHI